

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 41

Artikel: Cé qu'appreind à nadzi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de lumière toute la montagne. A deux pas, se dressait la haute et sévère paroi de Naye; la combe du lac de Jaman se creusait sous les pieds des voyageurs; à gauche, on apercevait entre la dent de Hautodon et les pentes roides des Verreaux, la Sarine zigzaguant dans la Gruyère. C'était un magique coup de théâtre. Les Allemands, mère et fille, et les mariés traduisaient leur admiration par des superlatifs à n'en pas finir. Sans avoir quitté leurs places, les Anglais ouvraient de grands yeux. L'un d'eux dit: *Beautiful!* les autres répondirent *yes* et ne desserrèrent plus les lèvres. Quant aux Français et à la replète dame du Midi, ils s'agitaient sur leurs sièges en débitant des flots de paroles. Ayant appris que le sommet des Rochers de Naye était encore plus haut, ils affirmèrent que le portier de la compagnie s'était trompé et qu'il recevrait un fier galop du directeur pour avoir levé le rideau trop tôt. Et c'étaient de grands éclats de rire qui faisaient se retourner les autres voyageurs, sauf les Anglais.

Au sommet, après cette petite promenade de cinq minutes, à pied, qui vous dégourdit si bien et vous fait croire qu'on a conquis les Rochers de Naye à la force des jarrets, ce furent de nouvelles exclamations dont nous faisons grâce au lecteur. Chez les insulaires de la Grande-Bretagne, elles demeurèrent cependant les mêmes: un *beautiful* accompagné de quelques *yes*.

Les jeunes mariés, jetant alternativement les yeux sur une carte et sur les chaînes de montagne qui barrent l'horizon à l'est et au midi, faisaient le dénombrement des cimes. qu'ils appelaient toutes par leur nom.

— Si vous voulez voir le Mont-Blanc, voici! disait un des Français en montrant à ses compagnons le massif des Dents-du-Midi.

Ce n'est pas la première fois que les sept pointes de ce beau chaînon passent pour être les redoutables aiguilles du Mont-Blanc. Elles se découpent si fièrement sur le ciel, qu'il ne faut pas trop se moquer de ceux qui leur donnent mille ou quinze mètres de plus qu'elles n'en ont.

Mais les mariés qui ne vivaient que de noms de géographie, toute la famille berlinoise qui avait étudié la position exacte de la Cime de l'Est, de la Dent Jaune et de la Haute-Cime, riaient sous cape en jetant des regards de pitié à ces ignares de Français, tandis que la Grande-Bretagne, plus roide que jamais, retombait dans le mutisme le plus complet.

X.

Un dur à cuire.

Si nos ministres sont parfois un peu... longuets dans leurs sermons, s'ils se mêlent, dit-on, un peu trop peut-être des choses temporelles, il faut avouer, d'autre part, que les paroissiens sont souvent aussi peu reconnaissants envers leurs conducteurs spirituels.

Oyez plutôt le bref entretien suivant, que nous certifions authentique, comme, au reste, tout ce que nous donnons à l'aimable *Conteur*.

LE PASTEUR. — Hé, bonjour, père Siméon! Comment allez-vous? Vous voilà content cette année; les récoltes sont superbes.

LE PÈRE SIMÉON (*d'un air bourru*). — Y a point de pruneaux...

LE PASTEUR (*calme et doux*). — Oui, mais, en revanche, les vignes sont belles et il y aura beaucoup de vin.

LE PÈRE SIMÉON (*très excité, l'interrompant*).

— Y en a trop. Le vieux n'est pas mort et puis, d'ailleurs, quand y a de la bourtià par les vignes, c'est pas les ministres qui vont l'arracher!

DJAN-DANIET.

Pugnet.

(CROQUIS)

C'est dimanche et Pugnet passera!

Efflanqué, sale et la barbe en broussailles, le pantalon effrangé et la blouse tachée, le chapeau sur l'oreille et les mains dans les poches, Pugnet s'en va, chaque dimanche, visiter les villages.

Il tient trois ou quatre bourgs. Il y fait des visites, car Pugnet est poli.

Il visite le syndic, les municipaux et le juge de paix, sans oublier les auberges.

Il s'en va ainsi chez tous pour demander quelque aumône que son bon cœur portera à tante Rose, la cabaretière. Les autres jours, il se reposera de ses fatigues goûtant les délices de sa paillasse.

* * *

C'est dimanche et Pugnet va passer.

Les gamins qui le suivent ou le huent au passage, annoncent son arrivée. Personne ne le craint. Pugnet n'est pas méchant: il est bon diable. Il boit trop, peut-être, mais il est populaire; il sait imiter les fanfares. Il tord la bouche, gonfle les joues et entonne quelque air gaillard. Une sérénade est ainsi la récompense des sous que la pitié octroie. Mais si, par malheur, votre mauvaise humeur lui refuse une obole, il s'en va, grommelant, sans rien vous accorder. Pourtant vous insistez; Pugnet, bon cœur et sans rancune, après s'être fait tirer l'oreille, vous gratifiera de quelques accords. Oh! c'est très court. Pugnet est diplomate; il sait affriander.

* * *

Aujourd'hui, il est entré tout de go dans la grande cuisine carrelée, où brillent sur les tablettes les casseroles de cuivre et les bidons d'étain... où se pavant dans le vaisselier les assiettes à fleurs. Titubant, il est entré et, sans rien dire, il l'a regardé. Nous sommes restés tous deux quelques instants silencieux. Il tremblotait; j'eus pitié de lui:

— Hé bien, comment vous portez-vous, père Pugnet?

Lui, de sa voix éraillée:

— Ça va, toujours la santé. Est-ce que tu veux rien me donner aujourd'hui?

— Je n'ai pas de monnaie, père Pugnet.

— Tu as pas de monnaie. Ça fait rien, donne toujours.

Et comme je refusais:

— Hé bien, donne-moi un petit verre.

— Non, pas de petit verre.

La servante le chicana. Il lui dit d'une voix bourrue:

— Je te demande rien.

— Je ne voudrais pas t'avoir pour mari.

— Si j'avais une femme aussi méchante que toi, je me divorcerai après trois jours. Et se tournant vers moi, mélancolique:

— Donne-moi un petit verre?

Je fis apporter du cidre.

— J'en boirai qu'un seul verre, si tu veux?

Il le porta en tremblotant à sa bouche et but d'une lampée.

Et frappant sur la table:

— Encore un!

La servante lui en versa un second, puis un troisième.

— Maintenant, j'en ai assez.

Il me regarda et me dit:

— Tu veux rien me donner. C'est vrai?

Et comme je hochais la tête:

— Hé bien, je m'en vas; tu auras pas de fanfare!

Cependant sa générosité me valut quelques accords dans le corridor.

Dehors, il a entonné une marche guerrière; les bonnes gens se sont mis à la fenêtre ou sur le seuil des portes pour le voir passer et

je l'ai regardé tristement s'en aller de son pas d'ivrogne, les mains dans les poches.

* * *

Maintenant Pugnet est assis à l'auberge. Tante Rose le sert; il boit son argent; il boit la goutte. Il crie, il chante, il dispute; son poing frappe la table, il boit encore, il finit de s'enivrer.

Et quand il se fait tard, à l'heure que les oiseaux ne chantent plus dans les sillons, que les fermes sommeillent et que les chemins sont déserts, Pugnet regagne, dans la nuit épanouie sur la campagne, la grand-route coutumière.

Souvent, lorsque les coqs saluent le matin de leur voix claironnante, Pugnet dort au pied d'un arbre, tandis que, moqueur, le merle siffle....

* * *

Pauvre Pugnet, pauvre homme ou plutôt pauvre brute; amusement, risée des enfants; toi que saluent les abois des chiens, toi qui passes ta vie sur les chemins ou sur le banc crasseux du cabaret, toi qui ne vois le bonheur luire qu'au fond de ton verre, pauvre Pugnet, je te plains.

Chemineau; ivrogne, tu es pourtant utile.

Tu es un portrait des méfaits de l'alcoolisme, un exemple de dégénérescence.

Pauvre Pugnet!

Henri THUILLARD.

Cé qu'apprend à nadzi.

Y'a on part dè senannès, vo z'è contà l'histoire d'on gaillà qu'avai manqué dè sè nèyi ein sè baigneint dein la Mounaira, mà qu'avai pu sè raveintà tot solet, quand bin ne savai pas nadzi; vo vo rassoveni bin?

Vouaïque z'ein iena d'on coo, qu'avai assebin 'na dära dào dianstre d'allà sè bagné, mà l'histoire dè l'autro dzo lài a petètrè bailli la fouaira et coumeint n'avai pas l'idée dè sè vaire nèyi, coumeint l'autro, et qu'avoué cein l'avai onco poaire dè l'édhie, noutron lulu volliàvè tot parai sè précauchenà d'avance po tsouyi on malheu.

Noutron régent no desai on dzo que totès lè bitès que y'a su la terra saviont nadzi, dza ein vegneint ào mondo, hormi lè z'homme, lè fenès et lè sindzo. Ora, porquieit cein? me derèvo. Est-te petètrè paceque lè sindzo resseimbliiont à la chrètieintà, àobin paceque, dein la chrètieintà, y'ein a on moué que resseimbliiont à cliào bitès! Diabllio lo mot y'ein sé! Adè est-te que se on homme a lo guignon dè tsezi dein lo lè, le va ào fond et l'est bo et bin fottu se ne sà pas nadzi coumeint on peson, tandi que se vo tsampà dein lo lè on tsin, on caion, on petit tsat, cliào bitès sè boutont tot lo drai à nadzi po reveni contre lo boo, quand bin l'est lo premi iadzo que barbotont dinse.

Lo gaillà que vo z'è de etàt volet proutso dè Lozena et volliàvè don cottè que cottè allà se bagné ào lè; mà ne sè tsaillessai pas dè lài allà dévant dè savai nadzi coumeint 'na renaille et cein etàt prao molèzi à fèrè, kà, coumeint volliàvo apprendre à nadzi sein sè tsampà dein l'édhie? N'y ma fai dièro moian.

Tot parai noutron coo avai ruminà se n'afèrè ào tot fin, kà on dzo que lo maitro etàt pè la grandze, l'out fourgattà et rebenà pè la remise io l'aviont réduit pè lo fond dè la bronda que l'aviont boutà ein fascets et l'ouïessai què clià bronda rémoüavè decé delé coumeint s'on avai volliu la teri avau.

Lo maitro, tot époairi, va vairé et que tràvè-te: son volet qu'etàt etàt à pillat vèintro su cliào fascets dè bronda et que navattàvè tant que poivè avoué lè pi et lè mans, coumeint on bot!

— Que fâ-tou quie ? Isancro dè tâdié que t'é ? se l'ai fâ.

— Oh ! attiutadè, noutron maitro, y'apprei-gno à nadzi ! * *

Le pouvoir de la coquetterie.

Il faut rendre cette justice aux Vaudoises : elles ne sont pas autrement portées vers la coquetterie. Mais lorsque ce petit travers les tient, c'est très fortement. Le célèbre chirurgien, Mathias Mayor, — le César Roux du commencement du XIX^{me} siècle, — le constate quelque part dans ses écrits. Il raconte qu'il fut appelé à soigner une jeune et jolie Lausannoise qui s'était brisée la clavicule en deux.

Cette dame se lamentait, non pas précisément à cause de cet accident, mais à l'idée qu'elle ne pourrait plus se décoller sans offrir une déformation osseuse. Mayor lui avait dit qu'il n'existait aucun appareil capable d'obvier sûrement à la défectuosité du *cal*. Le seul moyen était de maintenir ou de faire maintenir, à l'aide des doigts, les deux fragments de la fracture.

Alors la blessée, ne se fiant à personne, pour cela, eut la constance et le courage de tenir, pendant trois semaines, son épaule brisée avec ses doigts, nuit et jour, sans manifester la moindre fatigue. C'était, comme on le voit, une coquette héroïque.

L'ami de l'homme.

Sous ce titre, un journal parisien publie, à propos de chiens, un article que précèdent de judicieuses considérations sur la vie si contraire à la nature, si ridicule même que nous vivons aujourd'hui. Tout le monde s'en plaint ; chacun peste après la fièvre qui nous agite sans aucun profit, mais, pauvres moutons que nous sommes, nous courons au précipice parce que notre voisin en fait autant et nous nous excusons, disant : « Que voulez-vous, c'est la vie ; nous n'y pouvons rien changer. »

Ah ! certes, la vie a bon dos.

Voici donc ce que dit, dans le *Petit Parisien*, M. Lagardère :

« Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, a-t-on dit, c'est le chien.

» De cette paradoxale boutade, où il entre à la fois tant de douleur cachée et de comique colère, il ne faut point s'étonner outre mesure.

» Malgré les besoins sans cesse grandissants de l'existence matérielle, malgré le terrible vertige qui emporte l'humanité tout entière dans le tourbillon du progrès, malgré la fièvre qui oblige les humains à brûler les étapes de leur vie, comme les prodiges brûlent la chandelle par les deux bouts, un sentiment reste au cœur de chacun, un sentiment tenace et profond. On a besoin quand même et malgré tout d'une affection quelle qu'elle soit. — « J'aimais à aimer », dit saint Augustin. Nous en sommes tous là, et ne pouvant parfois, hélas ! aimer nos semblables, que le « struggle for life » impitoyable transforme en concurrents sinon en ennemis, il nous faut bien reporter notre affection sur le seul être vivant qui soit réellement digne de comprendre l'homme, sur le chien.

« Je veux chanter les chiens, les bons chiens », disait Beaudelaire.

L'Histoire, si féconde en enseignements de toute nature, a gardé les noms de quelques chiens qui vraiment méritent largement les honneurs de l'immortalité.

Citons, entr'autres, les deux dogues qui accompagnaient Christophe Colomb dans son premier voyage en Amérique.

Bézerville et Léoncello sont restés célèbres. Ils combattaient avec une bravoure qui n'avait

d'égale que leur effrayante férocité, et les Indiens les redoutaient beaucoup.

Un autre chien, *Moustache*, mourut à Marengo après avoir sauvé l'armée en dénonçant un mouvement tournant des Autrichiens.

On l'enterra sur le champ de bataille. L'armée entière le pleura et Bonaparte lui fit rendre les honneurs militaires.

En Portugal, une petite chienne française, *Patte-Blanche*, s'illustra en étranglant un officier portugais qui était parvenu à s'emparer du drapeau du régiment.

Pendant la conquête de l'Algérie, une chienne, *Blanchette*, sauva, par sa sagacité, plus d'une centaine de sentinelles, en dénonçant, par ses aboiements furieux, l'approche des Arabes déguisés en buissons vivants.

Et *Bob* ! le chien des voltigeurs de la garde, que les Russes défenseurs de Sébastopol surnommèrent le diable rouge ! Il était infatigable, surveillait tout, remplaçant à lui seul une douzaine de sentinelles, et l'heure du combat venue, bataillant des crocs comme un furieux. Il partageait une juste célébrité avec *Magenta*, le chien du régiment des zouaves de la garde, qui se conduisit si glorieusement à Solferino qu'on lui tailla sur les pattes après la bataille les galons de caporal !

Le caniche noir de Napoléon I^{er} ne lâchait jamais son maître d'une semelle ; on le vit, dix ans durant, galoper parmi la fumée des batailles, dans le sillage de la jument blanche de l'empereur.

Tyras, le dogue d'Ulm, du prince de Bismarck, a eu les honneurs de la caricature.

Il est moins célèbre cependant que *Mox* et *Barry*, les deux héros du mont Saint-Bernard. Le naturaliste allemand Tschudt, le poète autrichien Sehtlin, qui leur devaient la vie, ont célébré leurs louanges et n'ont pas eu tort, car à elles deux ces admirables bêtes, en dix ans, ont sauvé plus de trois cents personnes.

Voilà, n'est-il pas vrai, de nobles exemples, qui suffiraient à faire aimer ce fidèle, intelligent et bon compagnon de l'homme. Il représente en notre siècle de fer et de flamme, une vertu oubliée et qui, de tous temps, fut très rare : le désintéressement.

Nids à microbes. — Un nouvel appareil, expérimenté récemment à Londres, permet de déterminer le poids exact de la poussière contenue, après un temps donné, dans différents tapis, coussins et tentures.

Ces expériences ont permis de calculer que les diverses tentures de la Chambre des communes renfermaient en moyenne 150 grammes de poussière par mètre carré. Sur une des lignes de la banlieue de Londres, on en a extrait 2 kilos 220 grammes des banquettes d'un compartiment de troisième classe. Enfin, au Coronet Theatre, l'appareil a retiré 152 kilogrammes de poussière des tapis et coussins placés dans les corridors et dans les loges.

Boutades.

Deux mamans parlent de leurs filles.

— Alors, madame, vous avez décidé de vouer au piano M^{lle} Elisa ?

— Que voulez-vous, elle ne savait rien faire de ses dix doigts.

Un de nos campagnards discutait bétail avec un député au Grand Conseil.

— Dites-voilà, monsieur le conseiller, je ne sais pas pourquoi on parle tant de cette race bovine, la race Viquérat, qu'on a à présent, ne vaut-elle pas toutes les autres ?

Deux dames causent d'une de leurs amies.

— Hélène a de bien vilaines dents.

— Oui, c'est vrai, mais il lui en reste si peu.

Jeudi soir, au guichet du théâtre, un monsieur étranger paie un billet avec une pièce démonétisée.

— Nous ne prenons pas les mauvaises pièces, lui dit le caissier, en lui rendant son argent.

— Et votre directeur, n'en donne-t-il jamais ?

Entre Gascon et Marseillais.

— Je suis tellement sensible au froid que je m'enrhume du cerveau en passant devant mon armoire à glace.

— Moi, mon bon, c'est encore plus fort ; je me mets à éternuer rien qu'en croisant dans la rue un commissaire-priseur.

Pourquoi un bon mot est-il presque toujours un mot méchant ?

— Parce qu'on ne peut rire sans montrer les dents.

M. N..., retiré des affaires, s'est fait construire une petite villa devant laquelle est un jardinet sans arbres et où la végétation est plutôt chétive.

— Tu n'as pas beaucoup d'ombre ici, observe un ami qui est venu faire visite à M. N...

— Mais comment, mon cher ; en se mettant à plat ventre le long de la bordure de buis, on est très bien, je te l'assure.

Deux amis dinaient il y a quelques semaines dans l'un de nos rares restaurants.

Le garçon venait de leur donner l'addition.

— Sapristi, dit l'un des consommateurs, il y a une erreur de cent sous.

— Faut réclamer, observe son camarade.

— Mais, c'est en moins.

— Oh ! alors ne disons rien, le patron renverrait le garçon.

Au téléphone.

Drinn ! drinn !

— Voilà !

— Monsieur le directeur du mont-de-piété, s'il vous plaît ?

— Voici le directeur du mont-de-piété. Que me veut-on, à trois heures du matin ?

— Excusez-moi, monsieur, je viens vous demander l'heure ; c'est vous qui avez ma montre.

THÉÂTRE. — Jeudi soir ont eu lieu les débuts de notre nouvelle troupe. L'impression a été excellente. Cependant, une ou deux représentations sont encore nécessaires pour qu'on puisse, sans risque d'injustice, formuler un jugement sur nos artistes. Nous ne parlons, cela va sans dire, que des nouveaux venus. Madame *Plet* et M. *Malavie* sont de vieilles connaissances, dont le retour a fait grand plaisir. Attendons donc à samedi prochain pour confirmer, sans recours, ce sentiment qui, jeudi soir, circulait dans les couloirs : « M. Darcourt, cette année, a bien fait les choses ! » — Demain, dimanche, à 8 h., **Paillasse**, drame en 5 actes de d'Eanery et Fournier.

KURSAAL. — La variété de ses spectacles assure à la salle de Bel-Air la fidélité de ses habitués, auxquels se joignent, à chaque représentation, de nouveaux spectateurs. Un moment on avait pu craindre, pour le Théâtre, la concurrence du Kursaal. Il n'en est rien. Nos deux scènes se partagent très équitablement les faveurs du public qui, lui non plus, ne se plaint pas. Allons, tout est donc pour le mieux.

Tous les dimanches, à 3 heures, **Matinée.**

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

VIN DE VILLENEUVE 1887

A vendre d'occasion, en bloc ou par quantités plus petites, 95 bouteilles *vin de Villeneuve 1887*. **Qualité excellente.** — S'adresser au *Bureau du journal*, rue de la Louve, 1.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.